

# 江戸川 乱歩

## EDOGAWA RANPO

### LA CHAISE HUMAINE

EDITION BILINGUE



OBSESSION CACHÉE  
SOUS LE TISSU

Edogawa Ranpo

## Le Fauteuil humain

*Mentions Légales*

*Titre de l'œuvre originale : D'après les textes de Edogawa (Domaine public)*

*Adaptation, traduction et commentaires : P'TIT NINJA Couverture et mise en page : P'TIT NINJA*

*© 2026, P'TIT NINJA. Tous droits réservés.*

*Toute reproduction, même partielle, de cette adaptation, de la traduction ou des commentaires est interdite sans l'autorisation écrite préalable de l'auteur, conformément au Code de la propriété intellectuelle.*



# Contenu

*Méthode unique*

**Version bilingue**

**Version française**

*Le livre vous a plu ?*

## Méthode unique



**Chers amis !** Est-ce qu'il vous est déjà arrivé d'essayer de dire quelque chose et puis, tout à coup, vous oubliez l'élément le plus important et c'est le vide total dans votre tête ?

**Ce n'est pas grave !** Tout le monde passe par là. Les plus grands acteurs oublient leurs textes, tout comme les célébrités que vous voyez à la télé, mais ils s'en sortent très bien ! Pourquoi ? Parce qu'ils ont un **souffleur** !

Cette méthode de chuchotage, c'est exactement cela, mais pour les livres ! En lisant, il est tout simplement impossible de tout connaître d'avance ; les livres sont justement là pour vous faire découvrir de nouvelles choses ! Grâce à cette méthode, vous pouvez lire n'importe quel livre en japonais, peu importe le niveau !

D'abord, vous allez voir le texte original en japonais, ensuite vous avez la transcription en romaji et la traduction littérale avec quelques commentaires importants.

Alors, je vais vous murmurer ce qui vous manque directement à l'oreille à travers ce texte. **Tout ce que vous avez à faire, c'est de lire.** Plus besoin de dictionnaire ni de quoi que ce soit d'autre ! Profitez bien !



Hamlet de William Shakespear, traduction de François-Victor Hugo 1859

## Version bilingue

**佳子は、毎朝、夫の登庁を見送ってしまったと、** *Yoshiko wa, maiasa, otto no tōchō wo miokutte shimau to,* (Yoshiko, chaque matin, une fois qu'elle avait accompagné du regard son mari partant au bureau ; *wa* = particule de thème ; *maiasa* = chaque matin, adverbe temporel ; *miokuru* — forme en *-te* + *shimau* exprime l'achèvement complet d'une action, souvent avec nuance de résignation ou de finalité ; *tōchō* = 登庁, fait de se rendre à son bureau officiel, terme formel lié à la fonction publique) **それはいつも十時を過ぎるのだが、** *sore wa itsumo jūji wo sugiru no da ga,* (ce qui se produisait toujours après dix heures ; *no da* = nominalisation + copule, construction explicite-assertive fréquente en japonais courant ; *ga* en fin de proposition = conjonction adversative légère, équivalent de « mais » ou « or ») **やっと自分のからだになって、** *yatto jibun no karada ni natte,* (elle devenait enfin elle-même, libre de son propre corps ; *yatto* = enfin, après effort ou attente ; *jibun no karada ni naru* = expression idiomatique signifiant « disposer librement de soi ») **洋館の方の、夫と共用の書斎へ、とじ籠もるのが例になっていた。** *yōkan no hō no, otto to kyōyō no shosai e, toji komoru no ga rei ni natte ita.* (elle avait pour habitude de se retirer dans le bureau partagé avec son mari, situé dans l'aile occidentale de la demeure ; *yōkan* = 洋館, bâtiment de style occidental, terme architectural de l'ère Meiji-Taishō ; *e* = particule directionnelle vers un lieu ; *toji komoru* — s'enfermer, se cloîtrer, verbe composé de *tojiru* fermer + *komoru* se retrancher ; *no ga rei ni natte ita* = construction ~のが例になっていた, « c'était devenu la règle/l'habitude de... »)

**そこで、彼女は今、K雑誌のこの夏の増大号にのせる為の、長い創作にとりかかっているのだった。** *Soko de, kanojo wa ima, K-zasshi*

*no kono natsu no zōdaigō ni noseru tame no, nagai sōsaku ni torikakatte iru no datta.* (C'est là qu'elle s'attelait à présent à une longue œuvre de fiction destinée au numéro d'été augmenté de la revue K ; *soko de* = c'est là que, conjonction de lieu-cause ; *tame no* = 為の, marqueur de but/finalité attributive modifiant le nom suivant ; *torikakaru* — se mettre à, commencer à s'attaquer à une tâche, verbe composé de *tori* + *kakaru* ; *no datta* = nominalisation + copule au passé, style narratif légèrement explicatif)

**美しい閨秀作家としての彼女は、此の頃では、外務省書記官である夫君の影を薄く思わせる程も、有名になっていた。** *Utsukushii keishū sakka to shite no kanojo wa, kono goro de wa, gaimushō shokikan de aru fūkun no kage wo usuku omowaseru hodo mo, yūmei ni natte ita.* (Elle, en tant que belle femme de lettres, était devenue si célèbre qu'elle faisait paraître son mari, secrétaire au ministère des Affaires étrangères, presque effacé ; *keishū* = 閨秀, femme cultivée/artiste, terme classique et élégant ; *to shite no* = en tant que, construction attributive formelle ; *hodo mo* = à tel point que, marqueur de degré intense ; *kage wo usuku suru* = expression idiomatique, « rendre l'ombre mince », c'est-à-dire éclipser quelqu'un) **彼女の所へは、毎日の様に未知の崇拜者達からの手紙が、幾通となくやって来た。** *Kanojo no tokoro e wa, mainichi no yō ni michi no sūhaisha-tachi kara no tegami ga, ikutsū to naku yatte kita.* (Des lettres d'admirateurs inconnus lui parvenaient en nombre incalculable, comme tous les jours ; *mainichi no yō ni* = comme chaque jour, expression comparative de fréquence ; *michi* = 未知, inconnu, terme littéraire ; *ikutsū to naku* = en innombrables exemplaires, locution adverbiale ; *yatte kuru* — venir, arriver, forme directionnelle vers le locuteur)

**今朝とても、彼女は、書齋の机の前に坐ると、仕事にとりかかる前に、先まず、それらの未知の人々からの手紙に、目を通さねばならなかった。** *Kesa to te mo, kanojo wa, shosai no tsukue no mae ni suwaru to, shigoto ni torikakaru mae ni, mazu, sorera no michi no hitobito kara no tegami ni, me wo tōsa neba naranakatta.* (Ce matin encore, avant de se

mettre au travail, dès qu'elle s'était assise devant le bureau de son cabinet de travail, elle devait d'abord parcourir ces lettres de personnes inconnues ; *to te mo* = même dans ce cas, même ainsi, forme concessive ; *suwaru to* = à peine assise, construction conditionnelle-temporelle ～と indiquant la succession immédiate ; *me wo tōsu* — 目を通す, parcourir des yeux, expression idiomatique ; ～*neba naranai* = obligation, forme classique équivalente à ～なければならぬ)

**簡単なものから先にして、二通の封書と、一葉のはがきとを見てうと、あとにはかさ高い原稿らしい一通が残った。** *Kantan na mono kara saki ni shite, ni-tsū no fūsho to, ichi-yō no hagaki to wo mite shimau to, ato ni wa kasa-takai genkō rashii itto ga nokotta.* (Après avoir d'abord traité les courriers simples — deux lettres cachetées et une carte postale —, il restait une épaisse enveloppe d'allure manuscrite ; *kara saki ni suru* = traiter en premier à partir de, construction de priorité ; *fūsho* = 封書, lettre fermée/cachetée ; *kasa-takai* = 嵩高い, volumineux, épais ; *rashii* = marqueur d'inférence apparente, « qui semble être ») **別段通知の手紙は貰っていないけれど、そうして、突然原稿を送って来る例は、これまでにしても、よくあることだった。** *betsudan tsūchi no tegami wa moratte inai keredo, sō shite, totsuzen genkō wo okutte kuru rei wa, koremade ni shite mo, yoku aru koto datta.* (Bien qu'elle n'eût reçu aucune lettre d'annonce préalable, il n'était pas rare, même jusque-là, que l'on lui envoyât subitement des manuscrits ; *betsudan* = 別段, en particulier, spécialement, adverbe de négation douce ; *keredo* = mais, bien que, conjonction concessive ; *okutte kuru* = envoyer vers soi, forme directionnelle ～てくる)

**それは、多くの場合、長々しく退屈極る代物であったけれど、彼女は兎も角も、表題文だけでも見て置こうと、封を切って、中の紙束を取出して見た。** *Sore wa, ōku no baai, naganagashiku taikutsu kiwamaru shiromono de atta keredo, kanojo wa tomo kaku mo, hyōdai dake demo mite okō to, fū wo kitte, naka no kamitaba wo toridashite mita.* (Ces manuscrits étaient dans la plupart des cas d'une ennuyeuse longueur, mais elle décida

quand même, quoi qu'il en fût, d'au moins jeter un œil au titre, décacheta l'enveloppe et sortit la liasse de papiers ; *naganagashiku* = de façon interminable, adverbe dérivé de *naganagashii* ; *kiwamaru* — atteindre l'extrême, verbe marquant le superlatif ; *shirumono* = 代物, individu/chose, terme familier légèrement péjoratif ; *tomo kaku mo* = quoi qu'il en soit, locution concessive ; *〜te okō* = 〜ておく à la forme volitionnelle, faire à l'avance/en prévision)

**それは、思った通り、原稿用紙を綴じたものであった。が、どうしたことが、表題も署名もなく、突然「奥様」という、呼びかけの言葉で始まっているのだった。** *Sore wa, omotta tōri, genkō yōshi wo tojita mono de atta. Ga, dō shita koto ka, hyōdai mo shomei mo naku, totsuzen* [oku-sama] *to iu, yobikake no kotoba de hajimatte iru no datta.* (C'était bien, comme elle l'avait pensé, un manuscrit relié sur papier à manuscrit. Or, chose étrange, il n'y avait ni titre ni signature, et cela commençait abruptement par le terme d'adresse « Madame » ; *tōri* = 通り, conformément à, tel que prévu, postposition ; *ga* en début de phrase = mais, or, rupture tonale narrative ; *dō shita koto ka* = expression idiomatique, « comment se fait-il que », marque l'étonnement ; *mo* *〜mo* *〜naku* = ni... ni..., double négation portant sur deux éléments ; *yobikake* = 呼びかけ, apostrophe, interpellation) **ハテナ、では、やっぱり手紙なのかしら、そう思って、何気なく二行三行と目を走らせて行く内に、彼女は、そこから、何となく異常な、妙に気味悪いものを予感した。** *Hatena, de wa, yappari tegami na no kashira, sō omotte, nanigenaku ni-gyō san-gyō to me wo hashirase te iku uchi ni, kanojo wa, soko kara, nan to naku ijō na, myō ni kimiwaru i mono wo yokan shita.* (« Tiens, alors s'agirait-il donc d'une lettre ?? » pensait-elle, et tandis qu'elle parcourait distraitement deux, trois lignes, elle pressentit quelque chose d'anormal, de bizarrement inquiétant ; *hatena* = interjection d'étonnement dubitatif, registre familier/littéraire ; *kashira* = particule finale féminine exprimant le doute ou la question intérieure, typique du style féminin classique ; *nanigenaku* =

nonchalamment, sans y prêter attention, adverbe ; *ゝte iku uchi ni* = tandis que l'on continue à faire, construction progressive temporelle ; *nan to naku* = sans savoir pourquoi, vaguement, locution adverbiale ; *kimiwaru i* = 気味悪い, qui donne la chair de poule, adjectif en -i)

**奥様の方では、少しも御存じのない男から、突然、此様な無躰な御手紙を、差上げます罪を、幾重にもお許し下さいませ。** *Oku-sama no hō de wa, sukoshi mo gozonji no nai otoko kara, totsuzen, kono yō na bushitsuke na o-tegami wo, sashiage masu tsumi wo, ikue ni mo oyurushi kudasaimase.* (Veuillez me pardonner mille fois la faute de vous adresser brusquement cette impudente lettre, moi qui suis un homme que vous ne connaissez absolument pas ; *o-hō de wa* = de votre côté, formule de déférence dans le registre formel ; *gozonji* = 御存じ, forme honorifique de *shiru* savoir/connaitre ; *bushitsuke* = 無躰, impoli, sans-gêne, terme littéraire ; *sashiageru* — donner/offrir humblement, forme humble de *ageru* ; *tsumi* = 罪, faute, péché ici au sens rhétorique ; *ikue ni mo* = à de multiples reprises, locution de renforcement ; *oyurushi kudasaimase* = forme très polie/archaïque de « veuillez pardonner », *kudasaimase* est la forme impérative cérémonielle de *kudasaru*)

**こんなことを申上げますと、奥様は、さぞかしびっくりなさる事で御座いましょうが、私は今、あなたの前に、私の犯して来ました、世にも不思議な罪悪を、告白しようとしているのでございます。** *Konna koto wo mōshiage masu to, oku-sama wa, sazokashi bikkuri nasaru koto de gozaimashō ga, watakushi wa ima, anata no mae ni, watakushi no okashite kimashita, yo ni mo fushigi na zaiaku wo, kokuhaku shiyō to shite iru no de gozaimasu.* (Si je vous dis cela, vous serez sans doute fort surprise, Madame, mais je suis sur le point de confesser devant vous le crime le plus étrange au monde que j'ai commis ; *mōshiageru* — dire humblement, forme humble de *iu* ; *sazokashi* = sans nul doute, certainement, adverbe de présupposition forte, registre littéraire ; *nasaru* — faire, forme honorifique de *suru* ; *de gozaimashō ga* = ce sera probablement le cas mais, forme

conjecturale très polie ; *okashite kimashita* = *okasu* commettre + ～てくる indiquant une action accomplie sur une durée ; *yo ni mo* = au monde entier, locution superlative ; *kokuhaku suru* — confesser, avouer)

**私は生れつき、世にも醜い容貌の持主でございます。これをどうか、はっきりと、お覚えなすって下さいませ。** *Watakushi wa umaretsuki, yo ni mo minikui yōbō no mochinushi de gozaimasu. Kore wo dōka, hakkiri to, oboe nasatte ite kudasaimase.* (Je suis de naissance l'homme au visage le plus laid qui soit au monde. Veuillez, je vous en prie, bien le garder à l'esprit ; *umaretsuki* = 生まれつき, de naissance, par nature, adverbe ; *mochinushi* = 持主, possesseur, détenteur ; *dōka* = de grâce, s'il vous plaît, adverbe suppliant ; *oboe nasatte ite kudasaimase* = forme honorifique + impérative de *oboeru* se souvenir : *o-* + base verbale + *nasaru* + ～て下さい, construction honorifique d'une rare élaboration) **そんな醜い容貌を持ちながら、胸の中では、人知れず、世にも烈しい情熱を、燃もやしていたのでございます。** *Sonna minikui yōbō wo mochinagara, mune no naka de wa, hitoshirezu, yo ni mo hageshii jōnetsu wo, moyashite ita no de gozaimasu.* (Bien que possédant un tel visage hideux, à l'intérieur de ma poitrine, à l'insu de tous, je nourrissais une passion des plus ardentes ; ～*nagara* = tout en, bien que, conjonction de simultanéité ou de concession ; *hitoshirezu* = 人知れず, à l'insu du monde, sans que personne le sache, adverbe littéraire de registre élevé ; *moyasu* — enflammer, attiser, ici au sens figuré de « nourrir une passion »)

**私は、お化けのような顔をした、その上極貧乏な、一職人に過ぎない私の現実を忘れて、身の程知らぬ、甘美な、贅沢な、種々様々の「夢」にあこがれていたのでございます。** *Watakushi wa, obake no yō na kao wo shita, sono ue goku bimbō na, ichi-shokunin ni suginai watakushi no genjitsu wo wasurete, mi no hodo shiranu, kanbi na, zeitaku na, shuju samazama no [yume] ni akogarete ita no de gozaimasu.* (Oubliant ma réalité — celle d'un simple artisan au visage de monstre et de surcroît extrêmement pauvre —, j'aspirais à des « rêves » de toutes sortes, doux et

luxueux, sans mesurer ma condition ; *obake no yō na* = semblable à un fantôme/monstre, comparaison dépréciatrice ; *ni suginai* = n'être rien de plus que, construction restrictive ; *mi no hodo shiranu* = ne pas connaître sa condition, expression idiomatique classique signifiant « présomptueux » ; *akogareru* — aspirer à, rêver de, verbe de désir orienté vers l'inaccessible)

**私の専門は、様々の椅子を作ることでありました。私の作った椅子は、どんな難しい注文主にも、きっと気に入るといので、商社でも、私には特別に目をかけて、仕事も、上物ばかりを、廻して呉れて居りました。** *Watakushi no senmon wa, samazama no isu tsukuru koto de arimashita. Watakushi no tsukutta isu wa, donna muzukashii chūmon-nushi ni mo, kitto ki ni iru to iu no de, shōkai de mo, watakushi ni wa tokubetsu ni me wo kakete, shigoto mo, jōmono bakari wo, mawashite kurete orimashita.* (Ma spécialité était la fabrication de chaises de toutes sortes. Mes chaises satisfaisaient à coup sûr même les clients les plus exigeants, si bien que la maison de commerce me portait une attention particulière et ne me confiait que des pièces de qualité supérieure ; *senmon* = 専門, spécialité, domaine d'expertise ; *chūmon-nushi* = 注文主, donneur d'ordre, client commanditaire ; *me wo kakeru* = porter son regard sur, s'intéresser à, prendre sous son aile, expression idiomatique ; *jōmono* = 上物, article de première qualité, terme artisanal ; *mawashite kureru* = confier en faisant parvenir, ~てくれる indique que l'action bénéficie au locuteur)

**一つの椅子が出来上ると、私は先ず、自分で、それに腰かけて、坐り工合を試して見ます。そして、味気ない職人生活の内にも、その時ばかりは、何とも云えぬ得意を感じるのでございます。** *Hitotsu no isu ga dekiagaru to, watakushi wa mazu, jibun de, sore ni koshikakete, suwari-guai wo tameshite mimasu. Soshite, ajikenai shokunin seikatsu no uchi ni mo, sono toki bakari wa, nan to mo ienu tokui wo kanjiru no de gozaimasu.* (Dès qu'une chaise était achevée, je m'y asseyais moi-même pour en éprouver le confort. Et même au sein de cette fade vie d'artisan, c'était l'unique moment où je ressentais une fierté indicible ; *dekiagaru* —

être achevé, venir à bout, verbe composé de *deki* + *agaru* ; *suwari-guai* = 坐り工合, manière dont on s'y assoit, confort d'assise, terme composé ; *tameshite miru* = ～てみる, essayer pour voir ; *ajikenai* = 味気ない, sans saveur, monotone, fade, adjectif en *-i* ; *nan to mo ienu* = indicible, qu'on ne peut exprimer, locution ; *tokui* = 得意, fierté, sentiment de supériorité satisfaite)

そこへは、どの様な高貴の方が、或いはどの様な美しい方がおかけなさることか、こんな立派な椅子を、注文なさる程のお邸だから、そこには、きっと、この椅子にふさわしい、贅沢な部屋があるだろう。 *Soko e wa, donna yō na kōki no kata ga, arui wa donna yō na utsukushii kata ga okake nasaru koto ka, konna rippa na isu wo, chūmon nasaru hodo no oyashiki dakara, soko ni wa, kitto, kono isu ni fusawashii, zeitaku na heya ga aru darō.* (Quelle illustre personne, ou quelle belle personne viendra-t-elle s'y asseoir ? Une demeure qui commande une chaise aussi magnifique doit certainement abriter une pièce luxueuse digne d'elle ; *okake nasaru* = forme honorifique de *koshikakeru*, s'asseoir ; *koto ka* = exclamation rhétorique exprimant l'admiration ou la question ouverte ; *〜hodo no* = suffisamment pour, à la mesure de ; *fusawashii* = 相応しい, digne de, convenable à, adjectif en *-i*) **壁間には定めし、有名な画家の油絵が懸かり、天井からは、偉大な宝石の様な装飾電燈シャンデリヤが、さがっているに相違ない。** *Kabema ni wa sadameshi, yūmei na gaka no aburae ga kakari, tenjō kara wa, idai na hōseki no yō na sōshoku dentō shanderiya ga, sagatte iru ni sōinai.* (Les murs seront certainement ornés de peintures à l'huile de peintres célèbres, et du plafond devra descendre un lustre-chandelier semblable à un joyau immense ; *sadameshi* = 定めし, certainement, à n'en pas douter, adverbe littéraire archaïque, équivalent de *sadamete* ; *ni sōinai* = ～に相違ない, il n'y a pas de doute que, construction

de certitude forte, registre formel/littéraire ; *shanderiya* = シャンデリヤ, chandelier, emprunt phonétique de l'ère Meiji)

**そんな妄想に耽っていますと、何だかこう、自分が、その立派な部屋の主あるじにでもなった様な気がして、ほんの一瞬間ではありますけれど、何とも形容の出来ない、愉快的気持になるのでございます。** *Sonna mōsō ni fukette imasu to, nandaka kō, jibun ga, sono rippa na heya no aruji ni demo natta yō na ki ga shite, honno isshunkan de wa arimasu keredo, nan to mo keiyō no dekinai, yukai na kimochi ni naru no de gozaimasu.* (À force de s'abandonner à de telles rêveries, on a comme l'impression d'être devenu le maître de cette belle pièce, et l'espace d'un seul instant, si bref soit-il, on éprouve un sentiment de joie qu'aucun mot ne saurait décrire ; *mōsō ni fukeru* = s'abîmer dans des chimères, *fukeru* — s'adonner à, se perdre dans ; *nandaka kō* = d'une certaine façon ainsi, locution vague exprimant une impression diffuse ; *〜ni demo natta yō na* = comme si l'on était devenu, construction hypothético-comparative avec *demo* atténuatif ; *honno* = tout juste, à peine, adverbe minimisant)

**私はそれらに、適当な細工を施して、人間が掛ける部分に膝を入れ、凭れの中へ首と胴とを入れ、丁度椅子の形に坐れば、その中にしのんでいられる程の、余裕を作ったのでございます。**

*Watakushi wa sorera ni, tekitō na saiku wo hodokoshite, ningen ga kakeru bubun ni hiza wo ire, motare no naka e kubi to dō to wo ire, chōdo isu no katachi ni suwareba, sono naka ni shinonde irareru hodo no, yoyū wo tsukutta no de gozaimasu.* (J'y apportai les aménagements appropriés pour créer suffisamment d'espace pour pouvoir s'y tapir — genoux dans la partie assise, tête et torse dans le dossier —, assis exactement à la forme d'un fauteuil ; *saiku wo hodokosu* = apporter un artifice/travail habile, *hodokosu* — appliquer, dispenser ; *motare* = 凭れ, dossier d'une chaise ; *suwareba* = forme conditionnelle *〜ば* de *suwaru*, si l'on s'assoit ; *shinonde irareru* = *shinobu* se dissimuler + *〜ていられる* forme potentielle durative, pouvoir rester caché) **謂わば、その椅子が、人間一人の部屋になった訳でございます**

ます。 *Iwaba, sono isu ga, ningen hitori no heya ni natta wake de gozaimasu.* (Pour ainsi dire, ce fauteuil était devenu la chambre d'un homme à lui seul ; *iwaba* = 謂わば, pour ainsi dire, autrement dit, adverbe de reformulation littéraire ; *wake* = 訳, raison, logique, sens des choses, ici utilisé comme conclusif « c'est-à-dire que »)

**私はシャツ一枚になると、底に仕掛けた出入口の蓋を開けて、椅子の中へ、すっぽりと、もぐりこみました。それは、実に変てこな気持ちでございました。まっ暗な、息苦しい、まるで墓場の中へ這入った様な、不思議な感じが致します。** *Watakushi wa shatsu ichimai ni naru to, soko ni shikaketa deiriguchi no futa wo akete, isu no naka e, supporto to, moguri komimashita. Sore wa, jitsu ni henteko na kimochi de gozaimashita. Makkura na, ikigurushii, marude hakaba no naka e haitta yō na, fushigi na kanji ga itashimasu.* (Je me mis en simple chemise, ouvris le panneau d'entrée ménagé dans le fond, et me glissai entièrement à l'intérieur du fauteuil. C'était une sensation vraiment bizarre. Une impression étrange — obscurité totale, étouffement — comme si l'on venait de pénétrer dans une tombe ; *shatsu ichimai ni naru* = se réduire à une simple chemise, expression idiomatique de dépouillement vestimentaire ; *shikaketa* = *shikakeru* — disposer un mécanisme/piège, participe passé attributif ; *supporto to* = entièrement, sans laisser dépasser, adverbe mimétique ; *moguri komu* — se glisser dans, s'enfoncer ; *henteko* = 変てこ, bizarre, étrange, terme familier ; *makkura* = 真っ暗, obscurité totale ; *itashimasu* = forme humble de *suru*)

**私の太腿ふとももと、その男のガッシリした偉大な臀部でんぶとは、薄い鞣皮一枚を隔てて、曖昧を感じる程も密接しています。**

*Watakushi no futomomo to, sono otoko no gasshiri shita idai na denbu to wa, usui nameshigawa ichimai wo hedatete, atatakami wo kanjiru hodo mo missetsu shite imasu.* (Ma cuisse et la vigoureuse et imposante fesse de cet homme se touchaient si étroitement, séparées seulement par une mince peau tannée, que l'on en percevait la chaleur ; *futomomo* = 太腿, cuisse ; *gasshiri shita* =

solide, robuste, bien bâti, adjectif dérivé de l'adverbe mimétique *gasshiri* ; *denbu* = 臀部, fesses, terme anatomique formel ; *nameshigawa* = 鞣革, cuir tanné ; *hedatete* = *hedateru* — séparer, interposer, forme en *-te*; *ataakami* = 暖味, chaleur douce, substantif dérivé de *ataakai*) 幅の広い彼の肩は、**丁度私の胸の所へ凭れかかり、重い両手は、革を隔てて、私の手と重なり合っています。** *Haba no hiroi kare no kata wa, chōdo watakushi no mune no tokoro e motarekakari, omoi ryōte wa, kawa wo hedatete, watakushi no te to kasanari atte imasu.* (Ses larges épaules s'appuyaient exactement contre ma poitrine, et ses deux lourdes mains se superposaient aux miennes, séparées par le cuir ; *motarekaku* — s'appuyer contre, se pencher sur, verbe composé ; *kasanari au* = se superposer mutuellement, ㄥ合ㄣ exprime la réciprocité)

**まっ暗で、身動きも出来ない革張りの中の天地。それがまあどれ程、怪しくも魅力ある世界でございましょう。そこでは、人間というものが、日頃目で見ている、あの人間とは、全然別な不思議な生きものとして感ぜられます。** *Makkura de, miugoki mo dekinai kawabari no naka no tenchi. Sore ga mā dore hodo, ayashiku mo miryoku aru sekai de gozaimashō. Soko de wa, ningen to iu mono ga, higo me de mite iru, ano ningen to wa, zenzen betsu na fushigi na ikimono to shite kanzeraremasu.* (L'univers au sein du cuir tendu, dans une obscurité totale où l'on ne peut bouger. Quel monde étrangement fascinant c'est là ! Les êtres humains y sont perçus comme des créatures totalement différentes de ces humains que l'on voit habituellement de ses yeux ; *tenchi* = 天地, ciel et terre, l'univers, le monde ; *miugoki mo dekinai* = ne pouvoir même pas bouger, *mo* renforçant la négation totale ; *ayashiku mo* = étrangement et pourtant, *mo* conjonctif concédant ; *higo* = 日頃, habituellement, ordinairement ; *kanzeraremasu* = forme passive de *kanjiru* sentir/percevoir, « être ressenti comme »)

**彼等は声と、鼻息と、足音と、衣ずれの音と、そして、幾つかの丸々とした弾力に富む肉塊に過ぎないのでございます。** *Karera wa koe to, hanaiki to, ashioto to, kinuzure no oto to, soshite, ikutsu ka no*

*marumaru to shita danryoku ni tomu nikkai ni suginai no de gozaimasu.* (Ils ne sont rien de plus que des voix, des souffles nasaux, des bruits de pas, des frôlements d'étoffe, et quelques masses de chair rondes et élastiques ; *hanaiki* = 鼻息, souffle du nez, respiration nasale ; *kinuzure* = 衣ずれ, bruissement de tissu, froissement de vêtement ; *marumaru to shita* = bien rond, potelé, adverbe mimétique *marumaru + suru* ; *danryoku ni tomu* = riche en élasticité, *ni tomu* = regorger de ; *nikkai* = 肉塊, masse de chair, terme cru et anatomique)

**彼女は、何か嬉しいことでもあった様子で、小声で、不思議な歌を歌いながら、躍る様な足どりで、そこへ這入って参りました。そして、私のひそんでいる肘掛椅子の前まで来たかと思うと、いきなり、豊満な、それでいて、非常にしなやかな肉体を、私の上へ投げつけました。** *Kanojo wa, nani ka ureshii koto demo atta yōsu de, kogoe de, fushigi na uta wo utainagara, odoru yō na ashidori de, soko e haitte mairimashita. Soshite, watakushi no hisonde iru hijikake-isu no mae made kita ka to omou to, ikinari, hōman na, sore de ite, hijō ni shinayaka na nikutai wo, watakushi no ue e nagetsukemashita.* (Elle entra d'un pas dansant, fredonnant à voix basse une étrange chanson, l'air d'avoir eu quelque heureuse nouvelle. Et à peine arrivée devant le fauteuil où je me dissimulais, elle lança brusquement sur moi son corps plantureux et pourtant très souple ; *yōsu de* = à l'air de, ayant l'apparence de, construction inférentielle ; *haitte mairimashita* = *hairu* entrer + *mairu* forme humble de *kuru/iku*, entrer respectueusement ; *ka to omou to* = à peine pensait-on que, construction de succession immédiate avec surprise ; *ikinari* = brusquement, tout d'un coup, adverbe ; *hōman na* = 豊満な, plantureux, plein, adjectif na ; *nagetsukeru* — jeter contre, lancer violemment sur)

**奥様、あなたは、無論、とっくに御悟でございましょう。その私の恋人と申しますのは、余りの失礼をお許し下さいませ。実は、あなたなのでございます。** *Oku-sama, anata wa, muron, tokkuni osatori de*

gozaimashō. Sono watakushi no koibito to mōshimasu no wa, amari no shitsurei wo oyurushi kudasaimase. Jitsu wa, anata na no de gozaimasu. (Madame, vous aurez sans doute déjà compris depuis longtemps. Celle que j'appelle mon amour — veuillez me pardonner cette excessive impudence — c'est, en réalité, vous ; *tokkuni* = depuis longtemps déjà, bien avant ce moment, adverbe ; *osatori* = 御 悟 り , forme honorifique de *satoru* comprendre/réaliser ; *mōshimasu no wa* = *mōsu* — dire humblement, forme humble de *iu*, + nominalisation *no wa* ; *amari no* = excessif, par trop, locution adjectivale ; *jitsu wa* = en réalité, à vrai dire, adverbe de révélation) **あなたの御主人が、あのY市の道具店で、私の椅子を御買取りになって以来、私はあなたに及ばぬ恋をささげていた、哀れな男でございます。** *Anata no go-shujin ga, ano Wai-shi no dōgu-ten de, watakushi no isu wo okaitori ni natte irai, watakushi wa anata ni oyobanu koi wo sasagete ita, aware na otoko de gozaimasu.* (Depuis que votre mari a acheté ma chaise dans cette boutique de meubles de la ville de Y, je suis ce misérable homme qui vous a voué un Un amour impossible ; *go-shujin* = 御主人, votre mari, forme honorifique ; *okaitori ni naru* = forme honorifique de *kau* acheter ; *irai* = 以来, depuis, postposition temporelle ; *oyobanu* = *oyobu* — atteindre, être à la hauteur de, forme négative classique ~ぬ au lieu de ~ない ; *koi wo sasageru* = offrir/vouer son amour, *sasageru* — consacrer, offrir solennellement)

**突然御手紙を差上げます無様を、幾重にもお許し下さいまし。私は日頃、先生のお作を愛読しているものでございます。** *Totsuzen o-  
tegami wo sashiagemasu bushitsuke wo, ikue ni mo oyurushi kudasaimashi.* *Watakushi wa higo, sensei no osaku wo aidoku shite iru mono de gozaimasu.* (Veuillez me pardonner mille fois l'impudence de vous écrire ainsi à l'improviste. Je suis quelqu'un qui lit assidûment vos œuvres, Madame, au quotidien ; *sashiageru* — offrir humblement, forme humble de *ageru* ; *ikue ni mo* = en de multiples couches, à maintes reprises ; *oyurushi kudasaimashi* = variante légèrement moins formelle de *kudasaimase*, toujours très poli ;

*sensei* = titre honorifique pour un auteur/enseignant ; *osaku* = 御作, vos œuvres, forme honorifique de *saku* ; *aidoku suru* — lire assidûment et avec admiration)

**原稿には、態わざと省いて置きましたが、表題は「人間椅子」とつきたい考えでございます。** *Genkō ni wa, waza to habuite okimashita ga, hyōdai wa [Ningen Isu] to tsuketai kangae de gozaimasu.* (Je l'avais délibérément omis dans le manuscrit, mais j'ai l'intention de lui donner pour titre « Le Fauteuil humain » ; *waza to* = délibérément, exprès, adverbe d'intentionnalité ; *habuite oku* = *habuku* omettre + *〜ておく* faire à l'avance/intentionnellement ; *hyōdai* = 表題, titre d'une œuvre ; *〜to tsuketai kangae de gozaimasu* = j'ai l'idée/l'intention de nommer ainsi, *kangae de gozaimasu* = c'est ma pensée/intention, formule conclusive très polie)

**では、失礼を顧かえりみず、お願いまで。匆々。**

*dewa, shitsurei o kaerimizu*, (alors, sans égard à l'impolitesse ; *dewa* = contraction de *soredewa*, particule de thème ; *shitsurei* = impolitesse (nom) ; \*o\* = particule accusative ; *kaerimizu* = forme négative archaïque en -zu du verbe *kaerimiru* — considérer, regarder en arrière, équivalent de *kaerimimasen*)\* , *onegai made*.\* (Je m'arrête ici sur cette humble prière., je vous prie ; *onegai* = requête, du verbe *negau* — demander, souhaiter ; *made* = particule indiquant la limite, ici avec une nuance d'humilité) *sousou sousou*. (Respectueusement ; premier *sousou* (匆々) = adverbe de clôture épistolaire signifiant « en hâte, brièvement »)

## Version française

### La Chaise humaine

**E**dogawa Ranpo

Chaque matin, une fois son mari parti pour le ministère — ce qui n'arrivait jamais avant dix heures — Yoshiko retrouvait enfin la pleine possession d'elle-même. Elle avait pris l'habitude de s'enfermer dans le bureau de l'aile occidentale, une pièce qu'elle partageait avec son époux, pour s'immerger dans son travail. Elle s'était lancée dans l'écriture d'une longue nouvelle destinée au numéro spécial d'été du magazine K.

En tant que femme de lettres à la beauté renommée, sa célébrité grandissante commençait presque à éclipser la carrière de son mari, pourtant secrétaire au ministère des Affaires étrangères. Chaque jour, elle recevait une multitude de lettres d'admirateurs inconnus.

Ce matin-là encore, installée devant son secrétaire, elle s'imposa de parcourir ce courrier avant de se mettre à l'ouvrage. Bien que ces lettres fussent pour la plupart d'une banalité affligeante, sa nature bienveillante la poussait à accorder au moins un regard à quiconque prenait la peine de lui écrire.

Après avoir parcouru rapidement deux enveloppes et une carte postale, il ne restait plus qu'un pli volumineux, semblable à un manuscrit. Bien qu'elle n'ait reçu aucun avis préalable, ce genre d'envoi sauvage n'était pas rare. D'ordinaire, il s'agissait de proses interminables et assommantes ; pourtant, curieuse d'en connaître au moins le titre, elle brisa le sceau et en sortit une liasse de feuilles.

C'était, comme elle s'y attendait, un manuscrit relié. Étrangement, il ne portait ni titre ni signature, mais débutait brusquement par ces mots : « Madame ». S'agissait-il donc d'une lettre ? Intriguée, elle parcourut les premières lignes. Une sensation de malaise, une sorte de pressentiment morbide, s'empara d'elle. Sa curiosité naturelle, piquée au vif, la poussa irrésistiblement à poursuivre sa lecture.

« Madame,

Je vous prie de pardonner l'audace d'un homme qui vous est totalement étranger et qui s'autorise aujourd'hui à vous adresser cette lettre impudente. Ce que je m'apprête à vous confier risque de vous plonger dans la plus profonde stupeur : je viens déposer devant vous la confession d'un crime d'une nature presque surnaturelle.

Depuis plusieurs mois, j'ai disparu du monde des hommes pour mener une existence véritablement démoniaque. Personne sur cette terre ne soupçonne mes agissements. Sans un récent revirement, je serais sans doute resté pour toujours dans les ombres, sans jamais chercher à regagner la lumière.

Cependant, un changement étrange s'est opéré en moi. Je ressens désormais le besoin impérieux de confesser mon incroyable destin. Ces mots doivent vous paraître obscurs, mais je vous en conjure, lisez ce récit jusqu'au bout. Vous comprendrez alors pourquoi j'ai choisi de sortir du silence, et pourquoi c'est à vous, et à vous seule, que je devais livrer ce secret.

Par où commencer ? La réalité est si éloignée des normes humaines qu'elle semble défier le langage. Utiliser une simple lettre pour raconter de telles horreurs me donne une sensation de gêne qui engourdit ma plume. Mais il me faut avancer. Laissez-moi vous relater les faits depuis leur origine.

Je suis né avec un visage d'une laideur révoltante. Gardez bien cela à l'esprit, je vous en prie. Car si vous acceptiez de céder à ma requête et de me

rencontrer, je ne pourrais supporter que vous découvriez sans préparation ce masque hideux, encore flétri par des mois d'une vie insalubre.

Quel destin tragique que le mien ! Sous cette apparence monstrueuse brûlait une passion plus ardente que celle de n'importe quel homme. Oubliant que je n'étais qu'un pauvre artisan aux traits de cauchemar, je me perdais dans des rêves de luxe et de volupté qui n'étaient pas de ma condition.

Si j'étais né riche, j'aurais pu noyer ma laideur dans les plaisirs que procure l'argent. Si j'avais eu du génie, j'aurais pu oublier la grisaille du monde dans la beauté de la poésie. Mais le sort m'a privé de tout, me condamnant à gagner mon pain comme menuisier, héritant du métier de mon père.

Ma spécialité était la confection de fauteuils. Mes créations étaient si parfaites qu'elles satisfaisaient les clients les plus exigeants, et mon atelier me confiait les commandes les plus prestigieuses. Qu'il s'agisse des sculptures complexes des dossiers ou de la souplesse précise du rembourrage, chaque détail demandait un soin qu'un profane ne saurait imaginer. Mais plus la tâche était ardue, plus j'éprouvais de joie à la voir s'accomplir. Sans vouloir paraître prétentieux, je crois que mon sentiment n'était pas différent de celui d'un artiste achevant son chef-d'œuvre.

Lorsqu'un siège était terminé, je m'y installais toujours le premier pour en tester le confort. C'était le seul moment de gloire de ma triste vie d'artisan. J'imaginai alors quels grands personnages ou quelles beautés s'y assoieraient. Je visualisais la demeure luxueuse qui accueillerait mon œuvre : des peintures de maîtres aux murs, des lustres de cristal tombant du plafond, des tapis profonds et, sur la table, des fleurs exotiques au parfum enivrant. Durant ces instants de délire, j'avais l'illusion d'être le maître de ces lieux.

Mes fantasmes ne s'arrêtaient pas là. Dans ce monde imaginaire, le pauvre artisan difforme devenait un noble élégant, assis dans son propre fauteuil, avec à ses côtés la femme de ses rêves, une beauté radieuse qui

m'écoutait en souriant. J'allais jusqu'à lui murmurer des mots d'amour, sa main dans la mienne.

Mais ce rêve de pourpre finissait toujours par voler en éclats, brisé par le caquetage des voisines ou les cris d'un enfant malade. La réalité grise et cadavérique reprenait ses droits. Je retrouvais alors mon propre reflet, si éloigné du prince de mes songes. Et cette femme sublime qui me souriait à l'instant... où était-elle ? Même la petite servante couverte de poussière ne m'aurait pas accordé un regard. Seule restait la chaise, vestige de mon rêve, qui allait bientôt partir vers un monde qui ne serait jamais le mien.

Chaque commande livrée me laissait un goût de cendre. Ce sentiment d'écœurement devint avec le temps insupportable. « Plutôt mourir que de continuer cette vie de vermine », pensais-je avec le plus grand sérieux. Tandis que je frappais mes clous ou que je mélangeais mes vernis aux odeurs âcres, cette idée m'obsédait. « Mais quitte à mourir, n'y a-t-il pas une autre voie ? Par exemple... » C'est ainsi que mes pensées glissèrent vers l'abîme.

C'est à cette époque qu'on me commanda un immense fauteuil de cuir, une pièce comme je n'en avais jamais fabriqué. Il était destiné à un hôtel géré par des étrangers dans la ville de Y. Normalement, ils l'auraient importé, mais mon atelier les avait convaincus qu'un artisan japonais pouvait égaler la qualité occidentale. J'y mis toute mon âme, travaillant jour et nuit, comme possédé.

Une fois l'œuvre achevée, je fus saisi d'une satisfaction sans précédent. C'était une merveille. Je sortis l'un des fauteuils sur le plancher ensoleillé et m'y assis. Quel délice ! Le rembourrage n'était ni trop ferme ni trop mou, le cuir brut, d'un gris sobre, était d'une douceur exquise, et le dossier épousait parfaitement la cambrure du dos. Les accoudoirs, galbés avec une délicatesse infinie, semblaient être l'incarnation même du mot « confort ».

En m'y enfonçant, caressant les accoudoirs charnus, je m'abandonnai à mes rêveries. Elles surgirent avec l'éclat d'un arc-en-ciel, plus vivaces que jamais. C'était si réel que j'eus peur de perdre la raison.

C'est alors qu'une idée fulgurante me traversa l'esprit. C'était sans doute ce qu'on appelle une suggestion du Malin. Une idée aussi absurde que terrifiante, mais dont l'horreur même exerçait sur moi une fascination irrésistible.

Au départ, c'était le simple désir de ne pas me séparer de cette œuvre où j'avais mis tant de moi-même. Je voulais la suivre, coûte que coûte. Mais à mesure que mon imagination déployait ses ailes sombres, ce souhait finit par fusionner avec les pensées morbides qui fermentaient dans mon esprit. Et, dans un accès de folie, je décidai de passer à l'acte.

Je démontai entièrement le plus réussi des quatre fauteuils. Je le reconstruisis patiemment, en le modifiant pour qu'il serve mon dessein occulte.

Comme il s'agissait d'un modèle imposant, dont le cuir descendait jusqu'au sol et dont les boiseries étaient massives, il existait à l'intérieur un espace vide suffisant pour y dissimuler un homme sans que rien n'y paraisse. J'aménageai la structure de bois et les ressorts pour me ménager une place : mes genoux sous l'assise, mon buste et ma tête dans le dossier.

En tant qu'artisan, ce travail fut un jeu d'enfant. Je ne laissai rien au hasard : des fentes invisibles dans le cuir pour respirer et entendre les bruits du dehors, une petite étagère près de ma tête pour entreposer des vivres — des gourdes d'eau et des biscuits militaires — et même un grand sac de caoutchouc pour mes besoins naturels. Pour peu que j'aie de la nourriture, je pouvais y rester enfermé deux ou trois jours sans le moindre inconfort. Ce fauteuil était devenu, à proprement parler, ma chambre. »

Je me suis retrouvé en simple chemise, puis j'ai ouvert la trappe dissimulée à la base avant de me glisser, tout entier, à l'intérieur du fauteuil. C'était une sensation on ne peut plus singulière. Un monde de ténèbres, une atmosphère étouffante... j'avais l'impression de pénétrer dans un tombeau. Et à bien y réfléchir, c'était exactement cela : en entrant dans ce meuble, je revêtais une sorte de cape d'invisibilité. Je venais de m'effacer du monde des vivants.

Peu après, des employés de l'atelier arrivèrent avec une grande charrette pour emporter les quatre fauteuils. Mon apprenti — le seul avec qui je partageais mon logis — les reçut sans ne rien soupçonner. Au moment du chargement, l'un des porteurs s'écria : « Nom d'un chien, celui-là est lourd ! ». Mon cœur manqua un bond, mais comme ces sièges étaient de nature massive, personne ne s'en étonna davantage. Bientôt, les cahots de la charrette transmirent à tout mon corps une vibration étrange, presque irréelle.

Malgré mes angoisses, tout se déroula sans encombre. L'après-midi même, le fauteuil qui m'abritait trônait déjà dans une pièce de l'hôtel. J'appris plus tard qu'il ne s'agissait pas d'une chambre privée, mais d'une sorte de grand salon, un lobby où les clients se croisaient pour attendre, lire le journal ou fumer.

Vous l'avez sans doute déjà deviné : mon premier dessein, dans cette folle entreprise, était d'attendre que la pièce soit déserte pour m'extraire de ma cachette, rôder dans l'hôtel et commettre des larcins. Qui aurait pu imaginer une chose aussi absurde qu'un homme caché dans un siège ? Tel une ombre, je pouvais piller les chambres à ma guise. Et lorsque l'alerte serait donnée, il me suffirait de regagner mon refuge, d'y retenir mon souffle et d'observer, amusé, leurs recherches infructueuses.

Connaissez-vous le bernard-l'ermite, ce petit crustacé que l'on trouve au bord de l'eau ? Avec son allure de grosse araignée, il déambule impunément dès que la plage est déserte. Mais au moindre bruit de pas, il se rétracte dans sa coquille avec une vitesse foudroyante. Il ne laisse alors dépasser que ses pinces velues pour guetter l'ennemi. J'étais ce bernard-l'ermite. Ma coquille était un fauteuil et mon rivage était ce grand hôtel où je régnais en maître invisible.

Aussi extravagant qu'il fût, mon plan réussit au-delà de toute espérance. Trois jours après mon arrivée, j'avais déjà réalisé un butin considérable. L'effroi mêlé de plaisir au moment du vol, l'ivresse du succès, et surtout, ce sentiment de supériorité quand les gens s'agitaient sous mon nez en criant :

« Il est parti par là ! », « Non, par ici ! »... Quelle fascination étrange et délicieuse ce manège exerçait sur moi !

Pourtant, je n'ai malheureusement pas le loisir de m'étendre sur ces détails. Car j'ai découvert là-bas un plaisir mille fois supérieur à celui du vol, une jouissance d'une perversité absolue. C'est là le véritable objet de ma confession.

Il me faut revenir au moment où mon fauteuil fut installé dans le salon de l'hôtel.

Après que le propriétaire et ses adjoints eurent testé l'assise, le silence retomba sur la pièce. Je n'entendais plus le moindre souffle. Le salon semblait désert, mais la peur m'empêchait de sortir si tôt. Je restai là un temps qui me parut infini, tous les sens en alerte, guettant le moindre craquement.

Soudain, des bruits de pas lourds résonnèrent dans le couloir. À quelques mètres de moi, ils s'étouffèrent sur le tapis épais, pour ne devenir qu'un frôlement presque imperceptible. Puis, j'entendis une respiration masculine, puissante, et avant que j'aie pu réaliser ce qui arrivait, une masse imposante — un Occidental, à en juger par sa carrure — se laissa tomber lourdement sur mes genoux. Le cuir s'enfonça sous le choc. Mes cuisses et le fessier massif de cet homme étaient si proches, séparés seulement par une mince épaisseur de cuir, que j'en percevais la chaleur. Ses larges épaules pesaient sur ma poitrine, ses mains pesantes recouvraient les miennes à travers la paroi. Il devait fumer le cigare ; un arôme viril et riche s'infiltra par les interstices jusqu'à mes narines.

Madame, essayez de vous imaginer à ma place. Quelle scène incroyable ! Terrifié, je me recroquevillai au fond de mes ténèbres, la sueur froide coulant le long de mes flancs, l'esprit totalement vidé de toute pensée, hébété par la situation.

Cet homme ne fut que le premier. Tout au long de la journée, les gens se succédèrent sur mes genoux. Et personne, absolument personne, ne se

douta qu'il n'était pas assis sur un rembourrage moelleux, mais sur la chair bien vivante d'un être humain.

Quel univers envoûtant que celui de cette prison de cuir ! Là-dedans, l'être humain n'est plus la créature que l'on voit d'ordinaire. Il devient une entité étrange, définie par une voix, un souffle, un pas, le froissement d'un vêtement, et surtout par une masse de chair élastique et changeante. J'appris à identifier chacun d'eux, non par leurs visages, mais par leur contact. Certains étaient gras et flasques, me laissant une sensation de poisson avarié. D'autres, au contraire, étaient secs et osseux comme des squelettes. La courbure d'une colonne vertébrale, l'écartement des omoplates, la longueur des bras ou l'épaisseur d'une cuisse... en combinant ces sensations, je pouvais distinguer n'importe qui. L'être humain n'est pas seulement défini par ses traits ou ses empreintes digitales, mais par la signature tactile de son corps tout entier.

Il en allait de même pour les femmes. En temps normal, on juge de leur beauté par leur visage, mais dans mon monde, cela n'avait aucune importance. Il n'y avait plus que de la chair à nu, des timbres de voix et des parfums.

Madame, ne vous offusquez pas de ma franchise, mais c'est alors que je ressentis un attachement violent pour le corps d'une femme — la première à s'être assise sur moi.

À sa voix, je devinais une jeune étrangère. Elle entra dans la pièce d'un pas léger, presque dansant, tout en fredonnant un air mystérieux. Elle semblait d'excellente humeur. Arrivée devant mon fauteuil, elle y jeta brusquement son corps, à la fois charnu et d'une souplesse incroyable. Puis, comme prise d'un fou rire soudain, elle se mit à s'agiter, ses membres battant l'air comme un poisson pris dans un filet.

Pendant près d'une demi-heure, elle resta là, chantonnant parfois, ondulant de tout son poids au rythme de sa mélodie.

Ce fut pour moi un bouleversement total, un séisme intérieur que je n'aurais pu soupçonner. Moi qui considérais les femmes comme des êtres

sacrés, ou plutôt terrifiants, au point de ne pas oser croiser leur regard, je me retrouvais là, dans la même pièce, sur le même siège, et plus encore : dans une intimité telle que je percevais la chaleur de sa peau à travers la mince fleur du cuir. Elle, de son côté, s'abandonnait sans la moindre méfiance, livrant tout son poids à ma personne, adoptant les poses les plus libres avec cette insouciance de celle qui se croit seule. Dans l'ombre du fauteuil, j'aurais pu l'étreindre. J'aurais pu, à travers la paroi, poser mes lèvres sur sa nuque généreuse. J'étais libre de tout tenter.

Dès cet instant, le vol — mon but initial — devint accessoire. Je me noyais corps et âme dans ce monde de sensations inouïes. Je me disais que ce royaume de cuir était ma véritable demeure. Un homme aussi laid et timoré que moi ne pouvait espérer, dans le monde de la lumière, qu'une existence honteuse et misérable. Mais ici, au prix d'une contorsion physique, je pouvais approcher ces beautés qui, au grand jour, ne m'auraient même pas permis de leur adresser la parole.

L'amour à l'intérieur d'un fauteuil ! Seul celui qui l'a vécu peut en comprendre la fascination extatique et monstrueuse. C'est un amour qui ne connaît que le toucher, l'ouïe et, par instants, l'odorat. Un amour de ténèbres. Ce n'est plus une passion humaine, mais une luxure issue du royaume des démons. Quand on y songe, qui sait quelles horreurs et quelles merveilles se trament ainsi dans les recoins invisibles de notre monde ?

Je devais quitter l'hôtel une fois mes larcins accomplis, mais cette joie dénaturée m'avait ensorcelé. Je restai là des mois durant, faisant de ce fauteuil ma résidence permanente.

Mes sorties nocturnes étaient réglées avec une telle minutie que je ne fus jamais découvert. Pourtant, vivre ainsi replié sur soi-même finit par me briser physiquement. À force de rester les membres pliés jour et nuit, je ne pouvais plus me tenir debout ; j'en étais réduit à ramper comme un infirme pour me rendre aux cuisines ou aux cabinets. Quelle folie habitait mon âme ! Malgré ces tourments, je ne pouvais me résoudre à abandonner ce monde sensoriel.

À l'hôtel, les visages changeaient sans cesse. Mes amours bizarres suivaient le rythme des départs et des arrivées. Le souvenir de ces amantes d'un jour restait gravé en moi, non par leurs traits, mais par l'architecture de leurs corps.

Il y avait celles, nerveuses et élancées comme des pouliches ; celles, sinueuses et magnétiques comme des serpents ; celles, rebondues comme des balles de gomme, riches de graisse et d'élasticité ; ou encore celles qui possédaient la force et la plénitude d'une sculpture grecque. Chaque chair avait son caractère propre, son propre magnétisme.

Au milieu de cette galerie de femmes, je vécus aussi d'autres expériences mémorables.

Un jour, l'ambassadeur d'une grande puissance européenne — je l'appris par les rumeurs des boys — posa sa stature imposante sur mes genoux. C'était un homme célèbre dans le monde entier, moins pour sa politique que pour sa poésie. Sentir contre moi la peau de ce grand homme me remplit d'une fierté qui faisait battre mon cœur. Il resta là dix minutes à discuter avec des compatriotes. Je ne comprenais rien à ses paroles, mais chaque mouvement de son corps, plus chaud que la normale, m'infligeait une sorte de chatouillement électrique indescriptible.

Une pensée me traversa alors l'esprit : et si, à travers le cuir, je plongeais une lame effilée droit dans son cœur ? Il s'effondrerait, mortellement touché. Quel chaos cela provoquerait au Japon et dans son pays ! Quels titres de presse incendiaires ! Les relations diplomatiques en seraient ébranlées et le monde des arts perdrait l'un de ses génies. Tout cela, je pouvais le déclencher d'un simple geste. Cette idée me procura un sentiment de puissance vertigineux.

Une autre fois, une danseuse de renommée mondiale de passage au Japon s'assit, une seule et unique fois, dans mon fauteuil. Je ressentis un frisson similaire à celui provoqué par l'ambassadeur, mais sublimé par une perfection physique que je n'avais encore jamais rencontrée. Devant une

telle beauté, toute pensée vile s'effaça pour faire place à une admiration pieuse, comme devant une œuvre d'art sacrée.

J'ai vécu bien d'autres choses encore — des moments étranges, effrayants ou merveilleux — mais le temps presse et ma lettre est déjà longue. Venons-en au fait.

Après plusieurs mois à l'hôtel, un changement survint. Le propriétaire décida de rentrer dans son pays et vendit l'établissement à une compagnie japonaise. Les nouveaux gérants voulurent transformer l'hôtel de luxe en une auberge plus rentable. Le mobilier superflu fut confié à un antiquaire pour être vendu aux enchères. Mon fauteuil faisait partie du lot.

Ma première réaction fut le découragement. J'ai failli sortir de mon trou pour reprendre une vie normale. J'avais accumulé assez d'argent volé pour ne plus jamais connaître la misère. Mais l'espoir l'emporta sur la lassitude. Jusque-là, malgré toutes mes aventures tactiles, je n'avais connu que des étrangères. Il me manquait une connexion spirituelle, cette affinité que l'on ne ressent qu'envers ceux de son propre sang. Je me mis à rêver : mon fauteuil serait peut-être acheté par des Japonais et entrerait dans l'intimité d'un foyer de chez nous. Je décidai de poursuivre l'expérience.

Je passai deux ou trois jours atroces dans la boutique du brocanteur, mais dès le début des enchères, le fauteuil trouva preneur. Son allure prestigieuse, malgré l'usure, avait séduit un acheteur.

C'était un haut fonctionnaire résidant dans une métropole non loin de la ville de Y. Le trajet en camion jusqu'à sa demeure fut un calvaire de secousses, mais ma joie de tomber chez des Japonais balayait toutes les souffrances.

Sa demeure était magnifique. Le fauteuil fut placé dans le vaste bureau d'une aile occidentale. À ma grande satisfaction, cette pièce était moins utilisée par le mari que par sa jeune et belle épouse. Depuis un mois, je vis en communion constante avec elle. Hormis pour ses repas et son sommeil, son corps gracieux repose presque toujours sur moi, car elle passe ses journées dans ce bureau, absorbée par l'écriture.

Inutile de vous dire à quel point je l'aime. Elle est la première Japonaise dont j'effleure la peau, et son corps est d'une beauté achevée. J'ai découvert avec elle ce qu'est le véritable amour ; mes expériences à l'hôtel ne sont que de pâles imitations en comparaison. Pour la première fois, le simple plaisir tactile ne me suffit plus. J'ai brûlé du désir de lui signaler ma présence.

Je voulais qu'elle ait conscience de moi. Dans mon égoïsme, je voulais qu'elle m'aime. Mais comment l'avertir ? Si je révélais brutalement ma présence, elle hurlerait de terreur, appellerait son mari et les domestiques. Tout serait fini, et je finirais sous les verrous pour mes crimes.

J'ai donc tenté, par de subtils ajustements, de rendre son assise plus délicieuse encore. En tant qu'artiste, elle possède sûrement une sensibilité supérieure à la normale. Si seulement elle pouvait sentir que ce fauteuil est vivant... qu'elle s'y attache comme à un être animé et non comme à un simple objet, mon bonheur serait complet.

Lorsqu'elle se laisse tomber sur moi, je m'efforce de l'accueillir avec une douceur infinie. Quand je sens qu'elle se fatigue, je déplace imperceptiblement mes genoux pour soulager ses membres. Et lorsqu'elle commence à somnoler, j'imprime au siège un balancement si léger qu'il en devient un berceau.

Est-ce le fruit de mes efforts ou une simple illusion de ma part ? Il me semble que, depuis peu, elle chérit ce fauteuil. Elle s'y abandonne avec une tendresse de nourrisson dans les bras de sa mère, ou d'une jeune fille recevant l'étreinte de son amant. Même ses mouvements sur mes genoux me semblent empreints d'une affection profonde.

Ma passion n'a fait que croître de jour en jour, jusqu'à ce que, Madame, je finisse par concevoir l'impensable. Je me suis mis à espérer pouvoir, ne serait-ce qu'une fois, voir le visage de celle que j'aime et échanger quelques mots avec elle, dût-on me tuer l'instant d'après.

Madame, vous l'avez sans doute compris depuis longtemps. Cette femme que j'aime, pardonnez mon incroyable impudence... c'est vous.

Depuis que votre époux a fait l'acquisition de ce siège chez l'antiquaire de Y., je suis cet homme misérable qui vous voue un amour sans espoir.

Madame, je vous en conjure, c'est la requête de toute une vie : ne pourriez-vous pas m'accorder une rencontre ? Un seul mot de consolation pour cet être hideux et pitoyable ? Je ne demande rien de plus ; je suis bien trop laid et souillé pour espérer davantage. Je vous en supplie, exaucez le vœu de l'homme le plus malheureux au monde.

Je me suis extrait de votre demeure la nuit dernière pour rédiger cette lettre. Vous demander cela face à face aurait été trop dangereux, et j'en aurais été incapable.

À l'heure où vous lisez ces lignes, je rôde autour de votre maison, le visage blême d'angoisse.

Si vous acceptez d'accéder à ma demande, aussi insolente soit-elle, déposez votre mouchoir sur le pot d'œillets, près de la fenêtre de votre bureau. À ce signal, je me présenterai à votre porte comme un simple visiteur de passage. »

Cette étrange lettre s'achevait sur une prière aussi ardente que désespérée.

Dès le milieu du récit, Yoshiko s'était sentie défaillir. Glacée par un pressentiment atroce, elle était devenue livide. Mue par un réflexe de fuite, elle s'était levée brusquement pour quitter le bureau et son fauteuil maléfique, cherchant refuge dans le salon de style japonais. Elle avait d'abord songé à déchirer le manuscrit sans en lire un mot de plus, mais l'angoisse et la fascination furent les plus fortes. Accroupie devant une petite table basse, elle acheva sa lecture.

Son intuition ne l'avait pas trompée.

Quelle réalité terrifiante ! Ainsi, cet homme qu'elle ne connaissait pas s'était glissé à l'intérieur du fauteuil où elle s'asseyait chaque jour ?

— Oh, quelle horreur... murmura-t-elle.

Un frisson glacial lui parcourut l'échine, comme si on lui avait jeté une eau gelée dans le dos. Ses membres ne cessaient de trembler. Elle restait là,

hébété, incapable de décider de la marche à suivre. Fallait-il inspecter le siège ? Grand Dieu, non ! Elle en était incapable. Même si l'homme en était déjà sorti, il devait rester là-dedans des restes de nourriture ou d'autres immondices qu'il y aurait laissés.

— Madame, une lettre pour vous.

Yoshiko sursauta. Une servante venait d'entrer, lui tendant une enveloppe qui semblait arriver à l'instant.

Elle s'en saisit machinalement, mais en jetant un coup d'œil à l'adresse, elle laissa échapper le pli de ses mains tant le choc fut brutal. L'écriture était identique en tout point à celle du manuscrit qu'elle venait de refermer.

Elle resta de longues minutes à fixer l'enveloppe, hésitant à briser le cachet. Finalement, elle s'y résolut et parcourut le contenu d'un regard tremblant. La lettre était courte, mais les mots qu'elle y découvrit la laissèrent une nouvelle fois pétrifiée :

*« Madame,*

*Je vous prie d'excuser mon outrecuidance de vous écrire ainsi à l'improviste. Je suis un lecteur assidu de vos œuvres. Le texte que je vous ai fait parvenir séparément n'est qu'un modeste essai de ma plume. Si vous acceptiez d'y jeter un regard et de me donner votre avis, ma joie serait immense.*

*Pour certaines raisons, j'ai posté le manuscrit avant d'écrire cette lettre ; je suppose donc qu'il est déjà entre vos mains. Qu'en avez-vous pensé ? Si mon humble récit a pu, tant soit peu, éveiller en vous une quelconque émotion, je m'en estimerais comblé.*

*J'avais délibérément omis le titre sur le manuscrit, mais je compte l'intituler : La Chaise humaine.*

*En vous priant de bien vouloir pardonner mon audace.*

*Bien à vous. »*

## Le livre vous a plu ?

Découvrez toute la collection, les ebooks et les livres brochés !



P'TIT NINJA

